

« sont rares, excellans et très admirables, « profondz et subtilz, comme j'en ay veu plusieurs¹ ».

Mais Brantôme n'est-il pas l'auteur des *Rodomontades* et ne serait-ce pas pour se gausser de la forfanterie espagnole qu'il aurait compilé ce précieux recueil d'énormes vantardises ? Nullement. Malgré son ton plaisant et qui nous paraît plus malicieux qu'il ne l'est en réalité, Brantôme admire sincèrement ces « belles parolles profferées à l'improviste » de la nation « brave, bravasche et vailleureuse, « et fort prompte d'esprit », comme il la nomme avec une entière conviction. C'est plus tard seulement, quand les Espagnols mêlés à nos guerres civiles avaient fini par se rendre insupportables et odieux, que les *Rodomontades* ont été prises en mauvaise part, défigurées et délayées dans de petits livrets satiriques ou au bas d'images burlesques de capitans matamores, dont le débit fut grand sous Louis XIII.

Brantôme est le prince des espagnolisants du xvi^e siècle. Nul plus que lui n'a contribué à orner notre langue de grâces espagnoles. Brantôme ne discute pas, il *blasonne*, dit *des*

1. *Œuvres de Brantôme*, éd. citée, t. V, p. 296.

bourles, busque fortune, hablé, ne lance pas une pierre, mais la *tire, trepe* au lieu de monter, se donne une *care* ou un *garbe* (un air), marche à la soldade *bizarrement*. Quelques-uns de ces mots sont restés dans notre vocabulaire avec des acceptions plus ou moins éloignées de leur sens primitif, comme *habler* et *bizarre*, d'autres n'ont pas survécu à la décadence du goût espagnol en France.

En résumé, jamais Français n'a mieux compris le caractère espagnol dans ce qu'il a de courageux, d'héroïque, mais aussi d'arrogant, de pompeux et de vantard : cela tient sans doute à ce que Brantôme, gentilhomme périgourdin, était lui-même fortement entiché et entaché de « braverie ». On ne comprend bien que ce que l'on aime.

« Coustumièrement, dit toujours Brantôme, « la plupart des François aujourd'huy, au « moins ceux qui ont un peu veu, sçavent « parler ou entendent ce langage¹ », c'est-à-dire soit l'italien, soit l'espagnol. De l'espagnol, ce qu'il avance là est vrai certainement, et l'on en pourrait donner mille preuves, par exemple le fait que des livres espagnols s'imprimaient couramment en France et y trou-

1. *Oeuvres de Brantôme*, éd. citée, t. IX, p. 251.

vaient acheteur. A la cour on cherchait à se donner un vernis de castillan, l'éducation du prince n'eût pas paru complète sans quelque teinture de ce langage. Aussi de nombreux Espagnols, professeurs improvisés, s'y employaient-ils, témoin ce Julian de Medrano, gentilhomme navarrais au service de Catherine de Médicis, qui, sur la demande de cette reine, compile et publie à Paris, en 1583, un recueil d'historiettes et de proverbes en langue de Castille, intitulé : « La forêt merveilleuse, où sont narrées diverses choses fort subtiles et curieuses, très utiles aux dames et aux messieurs¹ ».

Dans cette tourbe vagabonde d'aventuriers espagnols, que les guerres de Flandre ou de la Ligue et les proscriptions de Philippe II avaient jetés sur le pavé de Paris, se détache le fameux Antonio Perez. La situation considérable qu'il avait occupée dans les conseils d'Espagne, les circonstances mystérieuses de sa disgrâce et les péripéties dramatiques de son procès et de sa fuite en France en faisaient un objet de curiosité à la cour et à la ville.

1. *La silva curiosa* de Julian de Medrano. Paris, 1583 (réimprimée dans le *Refranero general español* de Sbarbi, t. X, Madrid, 1878).

Henri IV l'accueillit d'abord avec empressement, le choya, mais finit par se lasser de l'exilé besoigneux et devenu vite inutile dès qu'il n'eut plus de secrets d'Etat à vendre. Perez traîna longtemps à Paris une très misérable existence, quémendant à droite et à gauche dans de jolis billets élégamment tournés qu'il adressait aux grands seigneurs ou aux ministres et qu'il signait volontiers : « Chien de Votre Excellence ». Dans son abjection, l'infortuné secrétaire de Philippe II garda du moins le respect de sa plume ; impossible d'implorer une grâce en meilleur style, de flatter plus délicatement et en termes plus parfumés. Perez est un excellent épistolier, et qui sait si Voiture et nos autres virtuoses dans l'art d'écrire une lettre ne lui doivent pas quelque chose ?

L'année 1598, date du traité de Vervins, marque le terme des progrès de la puissance espagnole : le colossal empire est ébranlé. Non seulement l'Espagnol n'avance plus, mais il a même, sous le premier successeur de Philippe II, bien de la peine à se maintenir dans ses positions et à ne pas reculer. L'axe de la politique du monde s'est déplacé définitivement à notre profit. Toutefois, en vertu du principe de la vitesse acquise, qui opère

ici comme en physique, le prestige subsiste quand même. L'Espagne, dans l'opinion commune, balance le pouvoir naissant de la France et sa déchéance ne se manifeste qu'aux yeux exercés de ceux qui ont le maniement de la chose publique ; le peuple, la grande masse de la nation ne la sent pas autant. On craint moins l'Espagnol, sans doute, mais on le jalouse encore, on le raille.

C'est le moment des emblèmes et des caricatures, où le *señor español*, ange en l'église, diable à la maison, loup en table, pourceau en sa chambre, paon en la rue, renard pour les femmes, mouton quand il est pris, etc.¹, se carre dans son manteau que relève la pointe d'une épée démesurée ; le cou étranglé dans une fraise à plusieurs étages ; aux jambes, des jarretières fermées par une botte de raves, allusion à ce que le populaire croyait être la nourriture exclusive de ces hidalgos :

« Je suis l'espouvantail des braves de la terre,
Toutes les nations fléchissent sous ma loy ;
Je ne veux point la paix, je n'aime que la guerre
Et Mars n'est point vaillant, s'il ne l'est comme moy². »

1. *Emblesmes sur les actions, perfections et mœurs du Señor Espagnol, traduit du castillien*. Mildelbourg, 1608. Autre édition, Paris, 1626.

2. Bibliothèque Nationale. Cabinet des estampes. Ob. 50.

A le voir, on sent que ce crocodile, pourfendeur de rondaches — ce sont les épithètes usitées, — est prêt à se retourner sur vous et à vous décocher d'une voix terrible quelque stupéfiante rodomontade, comme celle-ci :

« Je jure Dieu, vilain, si je te vois là, de te donner tel coup avec ce baston que je te ferai entrer six pieds dedans la terre, tellement qu'il ne restera rien de toi hors d'icelle que ton bras droit pour m'oster ton chapeau, lorsque tu me verras passer¹ ».

D'autres cherchent les causes de l'antipathie régnante entre Espagnols et Français et notent curieusement leurs contrariétés d'humeurs, comme le docteur Carlos García, dans le livre publié à Paris, en 1617, peu après le premier mariage espagnol, et qui s'intitule : *L'opposition et la conjonction des deux grands luminaires du monde, œuvre plaisante et curieuse, où l'on traite de l'heureuse alliance de la France et de l'Espagne, et de l'antipathie des Espagnols et des Français*².

1. *Rodomontadas castellanas, recopiladas de los comentarios de los muy asparentos, terribles e invisibles Capitanes, Metamoros, Crocodillo y Rajabroqueles*. Rouen, 1637 (en espagnol et en français).

2. En français et en espagnol. Le texte castillan a été réimprimé dans les *Libros de antaño*, t. VII, Madrid, 1877. Plusieurs chapitres de l'opuscule de García ont passé

Les deux grands luminaires, ce sont Louis XIII et Anne d'Autriche, dont le mariage doit réconcilier les deux nations rivales et atténuer en quelque mesure les effets de leur antipathie naturelle. Antipathie qui éclate dans tout, au point, dit cet auteur, qu'on est fondé à se demander si les Espagnols sortent du ventre de leur mère de la même façon que les Français. Antipathie au physique et au moral. Le Français grand, blanc, blond ; l'Espagnol petit, hâlé, noir ; l'un portant les cheveux longs, l'autre courts ; le premier ayant le mollet grêle, quand du mollet du second on ferait une cuisse ; l'Espagnol flegmatique, lent, lourd, triste, patient et retenu ; le Français colérique, prompt, léger, gai, téméraire et généreux ; le Français n'estimant les faveurs de sa maîtresse qu'autant qu'elles sont connues de ses amis ; l'Espagnol ne trouvant rien de plus doux en amour que le secret. Anti-

littéralement dans le *Discours de la contrariété d'humeurs qui se trouve entre certaines nations et singulièrement entre la françoise et l'espagnole, traduit de l'italien de Fabricio Campolini, Veronois*, Paris, 1636. Campolini est le pseudonyme de La Mothe Le Vayer, ce pyrrhonien qui résumait, dit-on, sa doctrine dans ces deux vers espagnols :

De las cosas mas seguras
La mas segura es dudar.

pathie dans la façon de se vêtir. Le Français, pour se boutonner, commence par le collet et descend à la ceinture ; l'Espagnol, au rebours, ferme le bas d'abord et finit par le collet. S'il est réduit à la nécessité, le Français vend tout : manteau, pourpoint et chausses, hors la chemise ; l'Espagnol commence par vendre sa chemise, gardant jusqu'à l'extrémité sa fraise, son épée et sa cape. Antipathie dans le manger et le boire. Le Français mange le bouilli avant le rôti, l'Espagnol le rôti avant le bouilli. Quand il boit, le Français met l'eau sur le vin ; l'Espagnol le vin sur l'eau. À table, l'un parle sans cesse, l'autre ne dit mot, et, après le repas, alors que le premier marche et se démène, le second se repose, à moins qu'il ne dorme. Et ainsi de suite du reste, du maintien, du parler, etc.

Que faire à cela ? Il n'est au pouvoir de personne de supprimer cette antipathie qui a son fondement dans la nature contraire du sol et des hommes, il ne reste qu'à la corriger dans la pratique, et à ce but doit tendre le mariage de Louis et d'Anne.

Ce mariage et son pendant, celui d'Elisabeth de Bourbon avec Philippe IV, ne firent pas disparaître, bien entendu, les anciennes causes de discorde et de jalousie entre Espa-

gnols et Français; il en résulta cependant quelque détente, un rapprochement tout au moins entre la noblesse des deux pays, qui, à cette occasion, rivalisa de fine courtoisie et d'élégance.

En arrivant en France avec leur infante, les gentilhommes espagnols ne durent pas se sentir dépaysés, c'est qu'en effet l'engouement pour les *choses d'Espagne* — sinon pour ses habitants — était alors à son comble dans le monde de nos jolis cavaliers. Tandis que l'Espagne politique baissait dans notre estime, que ses armées et ses flottes ne nous préoccupaient plus guère, ses modes, en revanche, faisaient fureur. L'Espagne gardait encore sur nous la supériorité d'une nation arrivée plus tôt aux raffinements de la civilisation, elle nous imposait la forme de ses costumes, comme le ton de sa littérature. L'air *galant* qu'on se donnait à Paris, la *braverie* dont se piquaient nos courtisans, leurs attitudes de *fondus d'amour*, tout cela est d'importation espagnole. Quel élégant se fût refusé et des gants de senteur et un collet parfumé d'ambre gris? Quelle gentille dame se fût coiffée sans *moustaches*, sans *galant* et sans *apretador*, ou eût négligé de faire porter à l'église un carreau de broderie d'Espagne pour s'y asseoir? Les jeux

de cartes étaient espagnols : *prime*, *quinola*, *hombre* ; les danses aussi : *sarabande*, *passacaille*, *séquédille*, et jusqu'à la cuisine : *arbondilles* et *salpicon* figurent encore dans les menus de Louis XIV. C'est également dans la première moitié du XVII^e siècle que l'usage du chocolat pénétra en France¹.

Pour ce qui est de la langue, l'espagnol était, incontestablement, beaucoup plus répandu en France et plus cultivé que ne l'est aujourd'hui, par exemple, l'anglais, quoique l'Angleterre nous importe et nous impose bien plus de modes et d'*articles* de tout genre que nous n'en recevions, au XVII^e siècle, d'Espagne.

« En France, écrit Cervantes, en 1617, ni « homme, ni femme ne laisse d'apprendre la « langue castillane² ». On l'apprenait certainement beaucoup : parler ou entendre au moins le castillan était de bon ton dans un certain monde. C'est pour nos gentilshommes que de pauvres diables d'Espagnols, réfugiés ou de séjour en France, les Ambrosio de Salazar, les Lorenzo de Robles, les Juan de

1. Au sujet du goût espagnol sous Louis XIII, lire dans *Richelieu et la monarchie absolue*, du vicomte G. d'Avenel, (Paris, 1884, t. II, p. 1 à 68) les chapitres intitulés : *Dépenses et charges* et *La politesse et les salons*.

2. *Persiles y Sigismunda*, livre III, ch. 13.

Luna, ont écrit tant bien que mal grammaires, vocabulaires et dialogues. De ces livrets de fort mince doctrine, et qui valent ce que valent nos « manuels de la conversation », les éditions se multiplient; à peine les libraires peuvent-ils suffire aux demandes. Et comme il arrive toujours dans ce cas, la concurrence ne tarde pas à naître. Au *Miroir et Secrets de grammaire* d'Ambrosio de Salazar, un Français plus instruit, César Oudin, oppose et sa *Grammaire* et son *Trésor*, qui eurent le plus grand succès; la grammaire a été remplacée par d'autres préférables, tandis que le *Trésor* resta un livre précieux.

Mais si l'on apprend l'espagnol en France, c'est plutôt par genre, pour émailler la conversation de mots exotiques — comme nous faisons aujourd'hui avec l'anglais — que pour lire des livres. Peut-être nos hispanomanes s'essayent-ils à comprendre certains opuscules, soi-disant facétieux, que des Espagnols désœuvrés ou besoigneux publient à Paris, dans leur langue, comme la *Fameuse et téméraire compagnie de Brise-Colonnes*, ou *La mort, enterrement et obsèques de Chrespina Marauzmana, chatte de Juan Crespo*¹. En général, ils s'en tiennent aux traductions.

1. *La famosa y temeraria compañía de Rompe Colum-*

Ces traductions pullulent. Il y a à Paris une véritable agence de traducteurs du castillan. Tout ce qui paraît de nouveau à Madrid, les romans surtout, est immédiatement expédié en France. Au déballé, un Oudin ou un d'Audiguier s'en empare et a vite fait de donner une forme française aux fruits de l'imagination espagnole; car si le public n'en sait guère assez long pour lire facilement l'œuvre originale, il tient cependant à la connaître dans toute sa fraîcheur. Cervantes surtout a la vogue. Quand, sur la fin de sa vie, en 1617, il publie son dernier grand roman, les *Aventures de Persiles et de Sigismunde*, le livre n'a pas plus tôt paru à Madrid, qu'il est répété à Paris dans la langue originale, puis traduit, l'année d'après, en français. Un des plus jolis romans espagnols du XVII^e siècle et des mieux écrits, la *Vie de l'écuyer Marcos de Obregon*, imprimé en 1618, est « apporté de Madril au « sortir de la presse » à d'Audiguier, qui en dépêche la version en quelques mois.

Romans et nouvelles, voilà ce que l'on de-

nas, traduzida y acrescentada por el capitan Flegetonte. Paris, 1609. — La muerte, entierro y honras de Chrespina Marauzmana, gata de Juan Chrespo, en tres cantos de octava rima, intitulados la Gaticida, compuesta por Cintio Meretisso, Español. Paris, 1604.

mande avant tout ; et encore, dans ce genre, accorde-t-on une préférence marquée aux nouvelles picaresques, parce qu'elles sont très près de la réalité, représentent « les actions communes » et le genre de vie particulier des Espagnols. S'ils louent rarement le style, la composition et les digressions morales de ces livres, nos auteurs et nos traducteurs reconnaissent au moins de bonne grâce la supériorité des Espagnols dans la peinture des mœurs contemporaines. « Ils sont les premiers, dit « Sorel, qui ont fait des romans vraisemblables et divertissants ¹ ». En les lisant l'on s'amuse et l'on demeure dans un monde réel, ce qui convient à qui veut s'instruire agréablement du caractère et des coutumes d'une nation étrangère.

Si d'autres livres d'Espagne trouvent accès chez nous, ce ne sont guère que des pastorales, mêlées de vers et de prose, qui plaisent parce que le genre venu d'Italie s'est acclimaté depuis longtemps en France. On est curieux de comparer au *Sannazare* et la *Diane* de Montemayor et l'*Arcadie* de Lope de Vega. Mais du théâtre, de ce drame dont un peu

1. *La Bibliothèque française*, Paris, 1664, p. 172.

plus tard nous allons tant tirer parti, rien ne passe, c'est-à-dire rien n'est traduit.

Et pourquoi ? C'est d'abord que les Espagnols eux-mêmes, jusqu'à la mort de Lope environ, en font assez peu de cas, n'estimant pas que, hors de l'enceinte du théâtre et du public très mélangé qui les écoute avec ravissement, les *comedias* puissent être sérieusement goûtées ; c'est ensuite que le drame espagnol est véritablement intraduisible. Qu'on s'y prenne comme on voudra, qu'on y emploie ou le vers ou la prose, la version fidèle d'une *comedia* ne manque pas de produire en français un effet désastreux. Dans tous les autres genres, les défauts les plus saillants de la poésie espagnole, emphase, recherche, obscurité, nous sont sensibles ; dans le théâtre, ils deviennent insupportables. Nos grands auteurs dramatiques l'ont bien compris, ils ont vu ce qu'ils pouvaient emprunter aux Espagnols et ce qu'il fallait leur laisser. Sujets et situations, très faciles à transporter sur n'importe quel théâtre, voilà ce que la *comedia* avait à nous revendre ; ce qu'elle ne pouvait céder en aucun cas, car nul n'aurait su qu'en faire, c'était sa forme, dont le pays d'origine seul s'accommodait.

La seconde époque du goût espagnol en

France, au xvii^e siècle, est toute d'imitation, d'imitation intelligente qui sait créer des œuvres plus belles, plus parfaites que les originaux : le *Cid* (1636), le *Menteur* (1644), l'Espagne francisée par un poète de génie. Certes l'Espagne garde le mérite de l'invention, que Corneille a loyalement reconnu et proclamé ; mais que ne doit-elle pas aussi à de tels imitateurs ? Sans parler de l'incomparable éclat que ce *Cid* français a jeté sur un héros dont la renommée avait à peine franchi le seuil national, sans parler du surcroît de gloire que ces grands vers sonores et magnifiques ont valu à l'Espagne dans tout le monde civilisé, n'est-ce pas, grâce à Corneille sur-tout, que justice a été rendue aux modèles dont il s'est inspiré et qu'on s'est enfin pris à admirer des œuvres dont les contemporains avaient à peine pressenti la valeur¹ ?

Avec Corneille, son frère Thomas, Rotrou, Molière et d'autres ont été se fournir au magasin, toujours abondamment pourvu, de la

1. Encore à la fin du xviii^e siècle, García de la Huerta juge le *Cid* de Guillem de Castro : « una menos que mediana composición de uno de los más triviales de nuestros poetas. » Il ne sait même pas exactement où est né l'auteur imité par Corneille : « parece que nació en Valencia » (*Theatro hespañol*, parte 1^a, t. I, Madrid, 1785, p. LXXII).

comedia espagnole. Ce qu'ils en ont rapporté est de valeur inégale ; mais, bonnes ou médiocres, ces acquisitions ont leur prix, elles montrent que le goût espagnol n'a pas été, en France, seulement mode passagère, manie puérile. En élargissant l'horizon de notre littérature et en la guidant dans une voie nouvelle, l'Espagne a formé avec nous une alliance plus étroite que celles qui ont pu résulter de n'importe quel pacte de famille ; par là elle a vraiment pénétré dans notre vie intellectuelle et y a laissé sa trace.

En dehors du théâtre, l'imitation espagnole a aussi ses adeptes : nos Sorel, nos Scarron ont traité la nouvelle picaresque, comme les auteurs dramatiques la *comedia*. Toutefois il faut attendre le XVIII^e siècle et Le Sage pour trouver en ce genre un digne pendant au *Cid*, on veut dire une œuvre de premier mérite, où la matière d'Espagne a été transformée par le génie français au point de produire l'illusion d'une œuvre véritablement originale.

Même dans les milieux plus graves, où l'on fait montre d'érudition et de doctrine, l'Espagne a sa place ; quelques-uns de nos lettrés l'étudient par curiosité de savants qui veulent avoir des informations étendues et précises sur tout ce qui se pense et s'écrit.

Jean Chapelain est le type le plus complet de l'espagnolisant docte. Traducteur du *Guzman de Alfarache* au début de sa carrière, il avait déjà donné, dans ce travail dont il affectait de ne faire aucun cas, des preuves d'une connaissance solide de la langue et des mœurs d'Espagne ; cette traduction, d'un style rabouté mais expressif, et les notes qui y sont jointes instruiraient encore aujourd'hui les plus experts. Quelque trente ans après, en 1662 et 1663, l'auteur de la *Pucelle* entretenait avec Carel de Sainte-Garde, attaché à l'ambassade de l'archevêque d'Embrun près la cour d'Espagne, une correspondance assez suivie. Il y apparaît comme le conseiller littéraire de ce diplomate, qui entendait profiter de son séjour à Madrid pour s'initier sérieusement aux choses du pays. Chapelain lui fait un petit cours de littérature, lui désigne les bons auteurs et, en échange de ses conseils, lui pose des questions bibliographiques, lui demande des livres. On voit que le précepteur est bien renseigné, qu'il se tient au courant ; ses jugements, en général compétents, penchent du côté de la sévérité. Chapelain ne pardonne pas aux auteurs espagnols à la mode leur manque d'humanités, leur ignorance des Anciens.

« Il y a quarante ans que je suis éclairci que cette

brave nation, généralement parlant, n'a pas le goût des belles lettres et que c'est un prodige lorsqu'elle produit un sçavant entre mille avec quelque idée de la raison pour les compositions justes, quelque teinture des beaux-arts et quelque ombre de la sagesse des Anciens... Le feu et l'imagination ne leur manquent pas, mais c'est tout... Tout leur fait n'est qu'*agudezas* et en cela ils font consister tout le mérite d'un escrivain. Des langues anciennes, il ne se peut dire combien ils les entendent peu. Enfin je n'en excepte que quatre ou cinq d'entre eux qui en ont eu quelque teinture. Tout le reste ne sçait rien et fait vanité de ne rien sçavoir. Beaucoup moins ce phénix prétendu dont vous me parlez (Lope de Vega) et qui s'est jetté à toutes sortes de poésies, et qui a réussi en toutes également mal ».

Il est plus indulgent pour les historiens :

« Les Castellans font d'assés raisonnables narrations historiques et d'assés justes consultations politiques. Leur Herrera, leur Cabrera, leur Sandoval, leur Gomara se peuvent lire mesme pour la langue, car pour leur Zurita et leur Garibai, ce sont de bons greffiers, de bons compilateurs, mais non pas de bons historiens comme nous les désirons... J'excepte toujours leur Mariana qui est un maistre escrivain et presque leur seule gloire en ce genre ».

Il goûte encore Góngora, dans le genre burlesque, celui où il a « le plus excellé » ; il fait quelque cas aussi d'un poète assez ignoré, Gerónimo Cáncer, « bel esprit et dont « les poésies vraiment espagnoles, comme les

« *coplas*, les *endechas*, ont assurément leur « prix ». Dans l'ordre politique et économique, Chapelain pense un peu comme deux siècles plus tôt Robert Gaguin ; il est frappé de la stérilité de l'Espagne, il l'est surtout de son dépeuplement, causé soit par les découvertes et les conquêtes au nouveau monde, soit par les guerres européennes et l'entretien de nombreux soldats ou fonctionnaires dans les divers états rattachés à la monarchie espagnole. Toutes choses dont ne souffre pas notre pays, qui, « renfermé en luy mesme et populeux jus-
« qu'à l'excès, n'est pas sujet aux mesmes incon-
« vénients et, au lieu de souffrir par la disette,
« ne souffre d'ordinaire que par l'abondance »¹.

Chapelain mérite encore qu'on le cite ici pour sa collaboration à la grammaire espagnole de Port-Royal, qui devait remplacer si avantageusement les travaux des Salazar et des Oudin, auxquels faisaient absolument défaut la culture supérieure et les bonnes humanités de Lancelot. La *Nouvelle méthode espagnole* parut en 1660, peu après le second mariage espagnol ; elle est dédiée à Marie-Thérèse. A ce moment il y eut en France une recru-

1. *Lettres de Jean Chapelain*, publ. par M. Tamizey de Larroque, Paris, 1883, t. II, p. 204, 255, 269, 295 et 318.

descence passagère du goût espagnol ; l'arrivée de la fille de Philippe IV devait être un prétexte à rapprendre l'espagnol qu'on avait un peu oublié depuis le temps de la reine Anne. Lancelot en profita. « Ces deux langues, dit-il de l'espagnol et du français, sont « aujourd'hui les plus estimées des honnestes « gens..... La joye où est maintenant la « France de se voir unie avec l'Espagne par « le lien d'une paix si longtemps souhaitée et « si heureusement conclue, nous fait espérer « que le mélange qui se fera à la cour des « deux nations donnera moyen aux Français « de s'instruire plus parfaitement dans la délicatesse de cette belle langue¹ »

A côté de Chapelain et de Lancelot, dans ce même groupe d'érudits voués à l'étude de la langue et de la littérature d'Espagne, se place encore le père Bouhours, dont *La Manière de bien penser dans les ouvrages d'esprit* (1687) est pleine de citations d'auteurs espagnols. Il y admire surtout Mariana, « qui a écrit si poliment et si purement l'Histoire d'Espagne en latin et en espagnol », Gracian,

1. *Nouvelle méthode pour apprendre facilement et en peu de temps la langue espagnole*. Paris, 1660. La dédicace à la Reine est signée de *Trigny*, pseudonyme de Claude Lancelot.

inventeur et législateur du *conceptisme*, le « sublime Gracian », comme il le nomme, l'un des écrivains espagnols du xvii^e siècle qui réussirent le mieux en France dans la version très apostillée d'Amelot de la Housaie. C'est Bouhours qui nous a conservé une plaisante anecdote, bien trouvée si elle n'est pas vraie, touchant Lope de Vega. Interrogé sur le sens d'un de ses sonnets par l'évêque de Belley, Jean-Pierre Camus, le poète espagnol, sans le moins du monde s'offenser de la question, « ayant leû et releû plusieurs fois « son sonnet, avouâ sincèrement qu'il ne l'en-« tendoit pas luy mesme ». C'est Bouhours aussi qui a recueilli cette belle parole du comte de Fuensaldaña sur Louis XIV. Voulant marquer à quel point le mérite personnel tenait lieu de tout au grand roi et le dispensait de la royauté, le grave Espagnol laissa tomber ces mots : *le sobra ser rey*, ce qui signifie : « il « n'a que faire d'être roi ; il est roi par-dessus le marché¹ ».

Les érudits nous conduisent aux voyageurs, et par voyageurs il faut entendre, moins des gens de qualité voyageant pour leur instruc-

1. *La manière de bien penser dans les ouvrages d'esprit*, Paris, 1687, p. 183, 243, 357 et 111.

tion ou leur plaisir, — ils étaient rares à cette époque — que des ministres ou des diplomates et les fonctionnaires de tout ordre qui forment leur entourage. Les grandes négociations entre la France et l'Espagne au xvii^e siècle, mariages, traités de paix, alliances, obligent continuellement des Français de marque, grands seigneurs ou grands prélats, à séjourner plus ou moins de temps en Espagne. Ces Français-là ou des personnes de leur suite observent ce qui se passe autour d'eux, notent ce qu'ils voient et croient comprendre du pays où ils ont à défendre les intérêts de leur maître. Quelques-uns, sortant un peu de leur rôle de diplomates, écrivent pour leurs amis et les curieux de France des relations, des mémoires pleins de détails piquants. Ces lettres circulent, ces mémoires se prêtent, et un libraire quelconque finit par les imprimer; aussi le « Voyage d'Espagne » devient-il presque un genre littéraire.

Les dangers et les petites misères que le voyageur français avait à endurer, dès qu'il avait passé les *ports* des Pyrénées, la sauvagerie des habitants qu'il rencontrait sur sa route, les accidents d'une nature âpre et violente, si éloignée de la douceur de la nôtre, l'étrangeté de certaines coutumes que nos

Français raillent un peu vite sans en comprendre assez l'origine et les nécessités, la vie à Madrid, les cérémonies de la cour, les *traitements*, les préséances, détails importants à cette époque où un roi partait en guerre pour un tabouret mal placé, les particularités de chaque province, les splendeurs mieux conservées alors qu'aujourd'hui de l'Espagne arabe, etc. ; tout cela formait un ensemble fort attrayant.

Dire que ces voyageurs nous ont, exactement représenté l'Espagne telle qu'elle était, serait quelque peu risqué. Nous les avons sans doute trop crus sur parole, et tels de nos essayistes célèbres, plus amoureux de couleur locale que de vérité historique, ont abusé de leurs narrations. Au contraire, les Espagnols les ont trop calomniées ; quoique ceux de nos voisins qui connaissent leur histoire admettent bien, en gros, la véracité de ces récits de voyage¹. Bref, il y a beaucoup plus à y prendre qu'à y laisser ; mais il est bon de s'entourer de quelques précautions et de ne tenir pour avéré que ce qui peut être directement ou indirectement contrôlé par le témoignage des indigènes. L'étranger voit mieux

1. A. Cánovas del Castillo, *Artes y letras*, Madrid, 1887, p. 158.

certaines choses, mais il ne voit pas tout ; aisément il prend l'exception pour la règle et est enclin à déduire d'un cas particulier des conséquences trop générales. Ces réserves faites, on doit recommander les notes de ces voyageurs comme la meilleure introduction qui se puisse trouver à l'étude des livres espagnols du XVII^e siècle, si hérissés de difficultés de tout genre et qui rebutent par leur goût si prononcé de terroir. Seulement, il ne faut demander à chacun que ce qu'il est en mesure de donner ; chacun de ces voyageurs a sa compétence spéciale.

Au conseiller Bertaut¹, attaché à l'ambassade du maréchal de Grammont qui allait en Espagne « pour le mariage », celui de Louis XIV avec Marie Thérèse, on demandera plutôt des notions sur la forme du gouvernement, les institutions politiques, certains usages ou traits de mœurs, que, par sa situation d'agent diplomatique, il a pu étudier à loisir, ou bien, à l'occasion, quelques « entrevues »

1. François Bertaut était frère de M^{me} de Motteville. De Madrid, le 21 octobre 1659, il adressa à sa sœur une lettre, dont le contenu répond exactement aux pages 22 à 36 de son *Journal du voyage d'Espagne*. La lettre en question a été insérée dans les *Mémoires* de M^{me} de Motteville (éd. Michaud et Poujoulat, p. 482).

avec des personnages célèbres. Citons-en une assez curieuse que ce conseiller eut à Valladolid avec le fameux jésuite Escobar :

« J'allay voir le Pere Escobar, que j'entretins longtemps sur la Theologie Morale, qui a fait tant de bruit. Il s'étonnoit qu'on s'en formalisoit en France, disant que ce n'estoient pas ses opinions qu'il avoit mises dans ce livre, mais celles de tous les casuistes d'Espagne et d'Italie. Il me parut un fort bon homme, âgé environ de cinquante-quatre à cinquante-cinq ans. Je disputay contre luy sur la question de l'homicide et des autres qui sont dans les Lettres du Provincial, et il ne me rendit point d'autres raisons de ses maximes, sinon qu'il y avoit des docteurs encore plus relaschez que luy. Comme il n'avoit pas veu ces Lettres dont je viens de parler, je luy promis de luy en envoyer de France et de parler aux libraires de Lyon qui impriment ses œuvres et dont il n'estoit pas satisfait ; car il n'y a point d'imprimeurs en Espagne assez forts pour entreprendre de grands ouvrages, qu'ils envoient tous imprimer à Lyon ou à Anvers. Il me dit qu'ils luy imprimoient huit tomes in-folio de sa Theologie Morale, et que ce que l'on en avoit veu n'estoit qu'une petite Somme qui ne contenoit pas ses opinions, mais celles des autres ; qu'il avoit fait aussi six volumes sur la Sainte Escriture, et qu'il avoit fait marché à cent écus pour chaque volume. Je fus tout étonné que cet homme qui fait tant de bruit en France en fist si peu en son pays, où à peine le connoist-on¹. »

1. *Journal du voyage d'Espagne, contenant une description fort exacte de ses royaumes et de ses principales villes, Paris, 1669, p. 194.*

Voilà un Escobar bien bonhomme en effet, très différent, on le voit, de celui qui, depuis Pascal, a cours en France, où ce nom est devenu synonyme d'homme fourbe, qui use de réticences et de faux-fuyants. Et n'est-il pas intéressant aussi de constater par un aveu, dont la sincérité ne saurait être suspectée, combien l'Espagne était alors hermétiquement fermée à toute idée, exotique ? Cet Escobar, dont alors, en 1660, la France entière sait le nom, n'a jamais entendu parler des *Provinciales*, parues trois ans auparavant et où sa doctrine fait presque tous les frais du persiflage de Pascal ? Avec un flegme admirable et que ne trouble nullement l'annonce d'un livre où il est si vivement pris à partie, il ne pense qu'à continuer sa *Théologie morale* en huit volumes in-folio, et, quand il cause avec un Français, c'est pour obtenir de lui qu'il recommande ses ouvrages aux libraires de Lyon !

D'un autre auteur célèbre, Pedro Calderon de la Barca, le conseiller Bertaut — qui lui rendit visite au mois de décembre 1659 — ne nous dit que quelques mots médiocrement flatteurs. « A sa conversation je vis qu'il ne
« sçavoit pas grand'chose, quoy qu'il soit déjà
« tout blanc. Nous disputâmes un peu sur
« les règles de la Dramatique, qu'ils ne

« connoissent point en ce pays là, et dont ils se « moquent ». Prévenus contre le théâtre espagnol par leur éducation et par ce qu'ils avaient pu voir de ce théâtre en France, où les comédiens espagnols appelés par les reines Anne et Marie-Thérèse n'eurent jamais aucun succès, nos Français n'étaient pas en état de sentir les beautés réelles du drame caldéronien, de faire abstraction des défauts de style et de composition pour s'attacher seulement aux trouvailles ingénieuses, aux idées élevées ou profondes de ces drames espagnols.

A la femme voyageuse, à la comtesse d'Aulnoy¹, ou bien à la marquise de Villars² dont les lettres, charmantes de naturel et de finesse, pourraient être signées souvent par M^{me} de Sévigné, on demandera, par exemple, de nous transporter dans l'intimité de la femme espagnole, autant du moins que les mœurs encore à demi orientales du pays permettent même aux autres femmes de s'y introduire; on lui demandera de nous expliquer les détails de la vie domestique ou mondaine, les

1. *Relation du voyage d'Espagne*, Paris, 1691, 3 vol. La nouvelle édition donnée par M^{me} Carey (Paris, 1874) est peu correcte.

2. *Lettres de Madame de Villars à Madame de Coulanges*, nouvelle édition par A. Courtois, Paris, 1868.

galanteries du Palais. M^{me} d'Aulnoy a enlevé quelque crédit à ses impressions de voyage par sa fâcheuse manie de mêler au récit de choses vues et vécues des fantaisies romanesques, qui ont pu plaire aux contemporains mais qui maintenant nous ennuient fort et nous gâtent le livre. On n'est pas impunément auteur de contes de fées. Ici donc il convient de se tenir plus en garde contre certains débordements d'imagination, de lire entre les lignes et de ramener certaines peintures trop vives et trop chargées à un ton plus discret.

D'autres voyageurs ont d'autres curiosités. Tel scrute les bas-fonds de la société, tel recherche les divertissements et les fêtes, combats de taureaux, prestation du serment de fidélité aux héritiers de la couronne, l'une des plus imposantes cérémonies royales, et, en même temps, pour pénétrer plus avant dans l'âme du pays, accumule des notes « sur les proverbes, les mœurs, les maximes et le génie de la nation espagnole », comme l'auteur de *Mémoires curieux envoyés de Madrid* et imprimés en 1670, qui doit être Carel de Sainte-Garde, ce diplomate correspondant de Chapelain¹.

1. Voir l'APPENDICE II.

Terminons le xvii^e siècle par un écrivain illustre, que la nature de ses œuvres et sa carrière rattachent immédiatement aux diplomates dont il vient d'être parlé.

Saint-Simon, chronologiquement, appartient au siècle suivant ; il est mort après Montesquieu, en 1755, et son ambassade d'Espagne date de 1721. Néanmoins, par toutes les tendances de son esprit, il est bien encore du xvii^e, il en est surtout dans ce qui concerne l'Espagne. Sa manière de comprendre et de juger soit les institutions de ce pays soit le génie de ses habitants, ses interminables dissertations nobiliaires, ses minutieuses recherches sur l'étiquette et le cérémonial nous ramènent en arrière, à une époque où l'esprit philosophique n'avait pas encore renversé beaucoup d'idoles que Saint-Simon révère profondément.

Sans doute Saint-Simon n'admire pas tout de l'Espagne, — on ne pouvait attendre cela d'un tel homme, — mais il conserve encore une secrète sympathie pour les grandes allures de cette nation déchue. La morgue espagnole convenait au fond à ce hautain. Qu'on lise plutôt le long chapitre de ses *Mémoires* sur les grands et les titrés d'Espagne ; là il est à son aise. Et comme il se plaît à inventorier ces beaux noms sonores, et comme il se délecte à expliquer et

à suivre les généalogies des maisons de bonne marque ! Il possède en outre un titre sérieux à la reconnaissance des Espagnols : la relation de son ambassade, bien plus qu'un document diplomatique, est l'histoire même de la cour de Philippe V pendant plusieurs années. Saint-Simon est le meilleur historien espagnol d'une époque extrêmement pauvre en livres et que nous connaîtrions mal sans lui. En un point cependant, cet attardé a été comme mordu par l'esprit nouveau ; on veut parler de son jugement sur l'Inquisition.

« Mais quels pays que ceux d'Inquisition !... l'Inquisition furette tout, s'alarme de tout, sévit sur tout avec la dernière attention et cruauté. Elle éteint toute instruction, tout fruit d'étude, toute liberté d'esprit, la plus religieuse même et la plus mesurée. Elle veut régner et dominer sur les esprits, elle veut régner et dominer sans mesure, encore moins sans contradiction, et sans même de plaintes ; elle veut une obéissance aveugle sans oser réfléchir ni raisonner sur rien, par conséquent elle abhorre toute lumière, toute science, tout usage de son esprit ; elle ne veut que l'ignorance, et l'ignorance la plus grossière ; la stupidité dans les chrétiens est sa qualité favorite et celle qu'elle s'applique le plus soigneusement d'établir partout, comme la plus sûre voie du salut, la plus essentielle, parce qu'elle est le fondement le plus solide de son règne et de la tranquillité de sa domination ¹ ».

1. *Mémoires*, éd. Chéruel, t. XVIII, p. 179.

La tirade est éloquente et d'un libéralisme très orthodoxe, mais qui voudrait souscrire à ce jugement si absolu, à un tel crescendo d'invectives contre une institution qui a eu sa raison d'être à une époque et dans un pays déterminés ? Il est vraiment trop commode et fort déclamatoire de condamner ainsi sans réserve, sans tenir compte du lieu et du temps, tout un système qu'il n'est pas donné à chacun d'étudier dans ses origines et de suivre dans son développement. La question n'est pas du tout de savoir si la tolérance religieuse est en soi bonne ou mauvaise, mais si l'Espagne, à un certain moment de son histoire, a été obligée d'instituer le fameux tribunal pour parer à de plus grands maux, et si, en ne l'instituant pas, elle les eût évités ; si elle eût, sans l'Inquisition, retardé sa décadence. A cela on ne répond pas par un morceau de bravoure. Et puis était-ce bien à Saint-Simon, à un contemporain de Louis XIV, qu'il appartenait de s'élever en termes si durs contre l'intolérance en matière de foi ? Les Protestants comme les Jansénistes français venaient cependant d'éprouver à leurs dépens, et cruellement, que penser par soi-même, croire selon sa conscience n'était guère en France chose plus aisée qu'en Espagne.

Au XVIII^e siècle, deux courants, deux écoles. D'un côté les littérateurs proprement dits, ceux qui écrivent surtout pour amuser, s'adressent encore à l'Espagne, où la mine n'a pas été épuisée par les romanciers et les dramaturges de l'âge précédent; ils y cherchent et ils y trouvent ce qui leur manque le plus: l'imagination, des sujets, qu'ils plient à nos mœurs, accommodent à la française. De l'autre côté, les philosophes. A leur avis, l'Espagne, pays du fanatisme et de l'ignorance, opprobre des nations civilisées, ne mérite que le dédain; aussi la maltraitent-ils impitoyablement.

Occupons-nous d'abord des premiers. Un nom domine ce groupe, celui, bien entendu, de Le Sage. Le public qui lit sait en gros ce que Le Sage doit à l'Espagne et comment il a interprété l'Espagne chez nous. Tout cependant n'est point éclairci et la question de *Gil Blas*, malgré tant d'encre dépensée, n'a pas dit son dernier mot, cela par la faute surtout de l'auteur du livre, qui n'a pas indiqué ses emprunts, comme un siècle plus tôt Corneille l'avait fait ingénûment.

Les Espagnols, sans doute, — ceux qui ont du bon sens et quelque instruction, — ne traiteront plus Le Sage de simple plagiaire et ne chercheront plus, « pour restituer *Gil Blas*

« à leur patrie », le fameux et introuvable manuscrit dont notre roman ne serait qu'une traduction libre. Mais que *Gil Blas* soit fait en partie de pièces et de morceaux espagnols, c'est ce qui n'est pas moins sûr, encore bien que tous n'aient pas été jusqu'ici découverts. D'autres lui appartiennent en propre, certainement, et ce ne sont pas les plus mauvais. Où se cache donc l'original espagnol des « homélies de l'archevêque de Grenade »? On ne serait pas fâché de le savoir. Et quand bien même l'invention chez Le Sage se réduirait à rien, qu'importe? Il faudra toujours lui reconnaître le mérite de l'agencement de ces membres épars, la qualité du style, le tour si aisé de la langue, appréciables surtout lorsqu'on rapproche *Gil Blas* de ses sources. Le Sage a dépouillé de ses scories le roman picaresque, il lui a enlevé ses loques sordides pour le revêtir d'un galant habit à la française¹.

Au reste, on n'a pas ici à juger le talent littéraire de Le Sage, mais seulement à se demander avec quelle exactitude cet auteur nous

1. Sur Le Sage, voyez la judicieuse étude de M. F. Brunetière, *Etudes critiques sur l'histoire de la littérature française. Troisième série*, Paris, 1887, p. 63 à 120.

a rendu l'Espagne qu'il entendait peindre, celle de la première moitié du XVII^e siècle, l'Espagne des Lerma et des Olivares. Assurément nous serions mal venus de contester la fidélité des tableaux de *Gil Blas* et la ressemblance de ses portraits, puisque les Espagnols eux-mêmes les proclament et en sont si persuadés qu'ils ont, à cause de cela précisément, revendiqué la paternité du livre. Ne nous montrons donc pas plus sévères que ceux qui sont les meilleurs juges dans leur propre cause. Si cependant il était permis de risquer une opinion, on ferait observer que l'Espagne de Le Sage semble, sinon plus belle que nature, au moins plus aimable ; dans le caractère du héros, comme chez les autres personnages du roman, on démêle quelque chose qui n'est pas encore de la sensiblerie, — nous ne sommes pas à la fin ni même au milieu du siècle — mais qui y confine, et ce quelque chose n'est pas espagnol du tout. Il y a dans le tempérament espagnol des côtés durs, abrupts, que Le Sage n'a pas aperçus ou qu'il a volontairement atténués et adoucis.

Le Sage, qui se partageait entre le théâtre et le roman, a tenu aussi à montrer, avant de composer *Gil Blas*, ce que son talent d'arrangeur saurait faire du drame espagnol. De là

un recueil formé, à son avis, des « meilleures « comédies des plus fameux auteurs espagnols « traduites en françois¹ ». Le choix eût pu être plus heureux, mais il n'y a rien à reprendre au système de traduction ou plutôt d'accommodation :

« Je ne me suis pas fait une religion de traduire à la lettre ; les Espagnols ont des façons de parler que l'on ne me blâmera pas d'avoir changées. Tantost ce sont des figures outrées, qui font un galimatias des termes pompeux de ciel, de soleil et d'aurore ; et tantost ce sont des saillies du Capitan Matamore, des mouvements rodomonts, qui ne laissent pas véritablement d'avoir de la grandeur et de la force, mais qui sont trop opposés à nos usages pour pouvoir être goûtés des François. J'ay donc adouci tout ce qui m'a paru trop rude ; mais je n'ay pas travesti mes acteurs à la Française, comme de celebres auteurs qui en ont fait des Eraste et des Clitandre dans quelques pieces espagnoles qui ont esté représentées sur notre Theatre. J'en ay fait des Rodrigue et des D. Diegue, qu'on reconnoitra toujours à leur maniere de penser et de parler, pour estre nez sous un autre ciel que le nostre. »

Parfaitement pensé. Nul n'a mieux vu ni dit ce qui peut être sauvé de la *comedia* espagnole dans une version française. Remanier le style, garder les mœurs : voilà la recette.

1. *Le théâtre espagnol*, etc. Paris, 1700. Le recueil est anonyme.

Que ne l'a-t-on suivie, au lieu de s'astreindre à des traductions littérales qui fatiguent et dégoûtent le lecteur, bien loin de le gagner à l'étude des originaux.

Une autre Espagne, dont on n'a pas parlé encore et qui avait cours déjà dans notre littérature du xvii^e siècle, est l'Espagne arabe, non pas celle du haut moyen âge, trop rude et trop sauvage pour plaire à notre société polie, mais celle des derniers temps de Grenade, l'Espagne des rivalités et galanteries des Zegriss et des Abencerrages. Cette Espagne-là relève en grande partie d'un livre charmant de la fin du xvi^e siècle, les *Guerres civiles de Grenade*, de Ginés Perez de Hita. Tout autant que l'*Amadis*, ce roman historique, car c'est le nom qui convient le mieux à l'œuvre de Hita, a servi de modèle à nos romans héroïco-galants de la fin du xvii^e siècle : l'*Almahide* de M^{ell}^o de Scudéry (1660), la *Zayde* de M^{mo} de Lafayette (1670), pour ne citer que les plus connus, ne sont guère que des variations sur le thème du vieux conteur espagnol¹.

Cette chevalerie raffinée, aux sentiments

1. Ph. H. Körting, *Geschichte des französischen Romans im XVII Jahrhundert*, Leipzig, 1885, t. I, p. 443 et 474.

galants et tendres, plut encore au siècle suivant et même au nôtre ; elle se continue dans une série de nouvelles, dont on peut chercher les titres, rien que les titres, dans la *Bibliothèque universelle des romans* ; c'est toute l'attention que méritent ces insipides délayages. On ne se souvient plus aujourd'hui que du *Gonzalve de Cordoue* de Florian, ce bon Florian qui, naïvement, abrège le *Don Quichotte* sous prétexte d'en effacer les taches ; on lit encore le *Dernier Abencerage*, dernier rejeton de cette famille, à tous égards. Comme une lumière sur le point de s'éteindre et qui brille quelques secondes d'un incomparable éclat, le roman grenadin, ravivé un instant par le génie de Châteaubriand, est retombé après lui dans le gouffre profond des genres à jamais démodés.

Revenons maintenant aux philosophes. Ce n'est pas d'eux que nous avons à attendre ni une vraie connaissance de l'Espagne ni des vues justes sur les hommes et les choses de la nation voisine. Détracteurs systématiques, le plus souvent très superficiels et même très ignorants, ils frappent sur la pauvre Espagne à coups redoublés. Rien de ce pays ne trouve grâce à leurs yeux : ni les lettres, ni les sciences, ni les arts, ni le commerce ou l'in-

dustrie, qui n'y sauraient prospérer, toujours et bien entendu pour cause d'Inquisition, de prêtres et de moines.

Ces jugements, où se niche, il est vrai, çà et là quelque parcelle de vérité, ont eu un effet désastreux. Absolus comme des axiomes, prononcés d'un petit ton bref et qui n'admet pas de réplique, revêtus souvent de la forme la plus légère et la plus spirituelle, ils ont fait fortune, ils ont été accueillis avec empressement par la grande masse du public qui n'aime pas à penser et veut des idées toutes faites, des expressions piquantes ou des images pittoresques qui lui résument ce qu'il n'a cure d'approfondir.

Il n'est pas très commode d'avoir raison contre Montesquieu et Voltaire ; d'habitude les rieurs se mettent de leur côté. On réfute avec plus ou moins de chances de succès un gros livre, on ne réfute pas une lettre persane. Or, nos philosophes ont crayonné en quelques traits une Espagne et des Espagnols qui, aujourd'hui encore, nous obsèdent et dont nous avons de la peine à nous défaire. Au nom d'Espagnol, impossible à un Français, quel qu'il soit, de ne pas voir tout d'abord un homme armé d'une guitare, se chauffant au soleil ou fredonnant sous la grille d'une fenêtre. On

ne nous ôtera pas facilement cet Espagnol-là de la tête. C'est la faute de Montesquieu. Comment oublier ces petites phrases acérées et moqueuses, qui, une fois logées dans la mémoire, n'en sortent plus :

« Ils sont les premiers hommes du monde pour mourir de langueur sous la fenêtre de leurs maîtresses, et tout Espagnol qui n'est pas enrhumé ne saurait passer pour galant. Ils sont premièrement dévots, et secondement jaloux. Ils se garderont bien d'exposer leurs femmes aux entreprises d'un soldat criblé de coups, ou d'un magistrat décrépit ; mais ils les enfermeront avec un novice fervent qui baisse les yeux, ou un robuste franciscain qui les élève... Les Espagnols qu'on ne brûle pas paraissent si attachés à l'inquisition qu'il y aurait de la mauvaise humeur de la leur ôter... Vous pourrez trouver de l'esprit et du bon sens chez les Espagnols ; mais n'en cherchez point dans leurs livres. Voyez une de leurs bibliothèques, les romans d'un côté et les scolastiques de l'autre : vous diriez que les parties en ont été faites et le tout rassemblé par quelque ennemi secret de la raison humaine.

« Le seul de leurs livres qui soit bon est celui qui a fait voir le ridicule de tous les autres ¹ ».

Tel qu'il a été fixé par ce léger burin, le type espagnol de Montesquieu résistera à tout en France ; il ne lui manquera que d'être complété plus tard par celui dont nos romantiques

1. *Lettres persanes*, n° LXXVIII.

ont tiré si bon parti : la femme espagnole avec son poignard passé dans sa jarrettière.

Voltaire est tout aussi méprisant, mais avec moins de grâce. Il se sert déjà de lieux communs : *la saine philosophie*. Intolérable, ce pays où « la saine philosophie fut toujours « ignorée ». Suit la ritournelle sur l'Inquisition :

« L'Inquisition et la superstition y perpétuèrent les erreurs scolastiques, les mathématiques y furent peu cultivées, et les Espagnols, dans leurs guerres, employèrent toujours des ingénieurs italiens. »

Puis, la femme et la guitare :

« Les femmes, presque aussi renfermées qu'en Afrique, comparant cet esclavage avec la liberté de la France, en étaient plus malheureuses. Cette contrainte avait perfectionné un art ignoré chez nous, celui de parler avec les doigts : un amant ne s'expliquait pas autrement sous les fenêtres de sa maîtresse, qui ouvrait en ce moment-là ces petites grilles de bois nommées jalousies, tenant lieu de vitres, pour lui répondre dans la même langue. *Tout le monde jouait de la guitare*, et la tristesse n'en était pas moins répandue sur la face de l'Espagne. Les pratiques de dévotion tenaient lieu d'occupation à des citoyens désœuvrés¹ ».

Voltaire cependant avait eu, entre autres, une belle occasion de s'occuper sérieusement

1. *Essais sur les mœurs*, ch. 177.